

# Marie de la Trinité

## Dominicaine (1903-1980)

### Une mystique pour temps de crise

---

« “Je t'ai choisie pour remédier aux grands désordres” : Marie de la Trinité et la crise de la filiation. Approche psychanalytique d'une question anthropologique et spirituelle. »

---

« Je t'ai choisie pour remédier aux grands désordres. »

*Cette parole est reçue le jeudi 10 septembre 1942. Elle surgit, dans ce qui sera le troisième Tome de ses carnets, à la suite d'une réflexion quasi-théologique sur les dons de l'âme qui affectent sa substance, en tant qu'elle est humaine, mais aussi en tant qu'elle doit être sacerdotale et filiale. Toute l'articulation entre nature et surnature est évoquée, en même temps que la manière dont se joue, dans l'existence chrétienne l'enjeu de la filiation.*

Cette parole, comme souvent les paroles reçues par Marie de la Trinité, ne se situe pas dans la perspective d'une spiritualité floue, mais souligne l'enjeu d'une théologie pratique. Le tome I des carnets fut structuré autour des grandes grâces<sup>1</sup>, de 1929 à février 1942, mais comportait déjà une réflexion poussée sur le sacerdoce et la filiation. La première utilisation du terme de « sacerdoce », date, note Christiane Schmitt, de janvier 1940<sup>2</sup>. Le tome II des Carnets, *Revêtir le sacerdoce*, poursuit cette réflexion. Cette parole est donc tirée du Tome III, non encore paru, qui aura pour titre, donné par l'éditeur, *Du sacerdoce à la filiation*, et couvre la période des carnets du 9 juillet au 14 décembre 1942.

Après une réflexion de haut niveau concernant le sacerdoce et la filiation, la parole se manifeste comme une mise en demeure, une quasi-obligation

---

<sup>1</sup> Marie de la Trinité, *Carnets I, Les grandes grâces (11 août 1929-2 février 1942)*, Paris, éd. du Cerf, 2008, p. 33.

<sup>2</sup> Christiane Schmitt, introduction, *In Carnets I, Revêtir le sacerdoce (2 février – 8 juillet 1942)*, Paris, Ed. du Cerf, 2011, p. 17.

d'appliquer en quelques manières ce qui a été exploré dans le domaine de l'intelligible. Juste avant l'énonciation de cette parole, elle évoque un « travail à faire<sup>3</sup> », et note une parole antérieure, le même 10 septembre « Laisse-toi conduire, car c'est Moi qui conduis. » Mais, ces demandes du Père, ne sont pas seulement l'objet d'une spéculation, elles attendent une mise en pratique, qui aura valeur exemplaire, et qui sera même un « remède ». Bien que la spéculation affleure constamment, il ne s'agit pas d'un « traité ». Cela a « l'ordre » et la rigueur d'un traité ; mais chacun peut y puiser « selon l'ordre de ses propres pensées ». La spéculation fait place à quelque chose qui est décrit comme un réel qui ne peut être autrement « C'est une réalité dans laquelle chacun vient puiser ce qu'il en peut saisir – et non une théorie. Ce n'est pas du domaine de la pensée, mais de celui de l'être : c'est, voilà. »

*La mystique est donc du réel. Elle serait même « utile ». Puisqu'il s'agit de « remédier », elle serait en quelque sorte « thérapeutique ». La thérapeutique s'applique, nous allons le voir, à une crise radicale, anthropologique et spirituelle, de la filiation.*

*Nous allons d'abord explorer le contexte théologique et anthropologique dans lequel se situe cette parole, et donc évoquer l'articulation complexe, chez Marie de la Trinité, du sacerdoce et de la filiation. Nous allons ensuite évoquer les grands désordres auxquels elle est censée remédier : désordre profonds dans la filiation auxquels il est possible donner un contenu anthropologique, voire psychanalytique. Nous étudierons enfin les « remèdes » à ces désordres qu'il s'agira d'explicitier.*

## **Sacerdoce et filiation comme dons et comme tension**

Le sacerdoce c'est ce qui élève. Il dépend de la nature humaine. La filiation serait dans l'homme mais non de sa nature. Elle est, du côté de la déité, réception et communion. Elle est donc un appel adressé à l'homme. Le sacerdoce est le reflet dans la nature humaine de la Filiation dans la nature divine. Il est effort, voire immolation, alors que la filiation est communion. Tout commence par cette filiation reçue.

« L'attitude filiale nécessaire », affirme Marie de la Trinité dans le tome II des Carnets II, « et l'attitude sacerdotale libre, se rejoignent et coïncident dans toutes les opérations de la créature référées au Père et à Dieu. Cette attitude filiale demande comme le consentement antérieur, et le concours actuel, du sacerdoce — car la créature, en quittant son plan de créature pour entrer dans celui de l'adoption divine, s'immole comme telle. Elle s'immole par les deux extrémités : renonçant à être à elle-même son propre principe d'opération — et sa propre fin. Le sacerdoce est la nécessité mis par Dieu dans la nature humaine

---

<sup>3</sup> Carnets III, jeudi 10 septembre 1942, p. 1418/859

de s'élever vers le Père<sup>4</sup> ».

« Immolation sacerdotale, communion Filiale : unissent les deux termes : nature humaine et Déité<sup>5</sup> », affirme-t-elle dans le Tome III.

« L'activité du sacerdoce est une activité d'union à opérer.

L'activité de la filiation est une conformité à imprimer<sup>6</sup>. »

Les « dons de mouvement », mis dans la substance même de l'être de l'Homme, pour qu'il puisse tendre vers sa fin<sup>7</sup>, sont deux : l'un est « apte et conforme à la fin (et c'est la Filiation) », et l'autre est « un don conforme et apte à l'être en tendance à sa fin (et c'est le sacerdoce) ».

Cette attraction, voulue par le plan de la Déité, excède « à l'infini le mouvement propre de l'âme vers Elle ». Marie de la Trinité a conscience d'être « choisie par le Père pour ces activités supérieures »

Le sacerdoce se glisse dans l'âme comme une forme accidentelle s'insinuant dans la forme substantielle. Elle notait, dans les carnets des *Grandes Grâces*, être aspirée dans le sacerdoce du Christ, « prise dans, enveloppée par, introduite entièrement dans tout son sacerdoce<sup>8</sup>. » Ce sacerdoce spirituel intérieur forme et transforme l'intériorité. L'activité du sujet doit être en appel de cette forme. L'âme ne doit pas se contenter de « sa forme de nature », mais se montrer sans cesse en accueil des « formes du sacerdoce et de la filiation ». Ces formes sont la « spécification première de cette forme accidentelle qu'est la grâce ». Filiation et sacerdoce impriment quelque chose de leur forme à toute grâce reçue. Ils sont facteur d'unité face à une fidélité qui pourrait être éparpillée. Ils « qualifient, spécifient, informent » la grâce. Marie de la Trinité spécifie toute une théorie de la collaboration humaine à l'œuvre de Dieu. Elle rapporte la parole :

« C'est par mon désir que tu Me désires  
et ce que tu désires en Moi  
est ce que Je veux pour toi.  
Ainsi, consens à ce désir.  
car Moi Je veux M'unir à toi, et t'unir à Moi  
de tout Moi-même à tout toi-même,  
selon ma Paternité éternelle. »

## Quels grands désordres

*Arrive donc la parole : « Je t'ai choisie pour remédier aux grands*

---

<sup>4</sup> Carnets II, mardi 3 février 1942, p. 428/235.

<sup>5</sup> Carnets III, jeudi 10 septembre 1942, p. 1411/855.

<sup>6</sup> Carnets II, lundi 16 février 1942, p. 483/273.

<sup>7</sup> Carnets III, jeudi 10 septembre 1942, p. 1413/856.

<sup>8</sup> Carnets I, *Les grandes grâces (11août 1929-2février 1942)*, op. cit., p. 210-211.

désordres<sup>9</sup>. » *La moniale ne peut alors dire Matines, l'âme retirée « dans la considération de ces choses, et pour s'y enfoncer. » Les désordres évoqués sont donc ceux liés à la filiation. Ils « sont pires en famille, entre parents et enfants, qu'au dehors. » Ils atteignent directement Dieu, dans sa Déité, et dans sa Paternité. Le pire des désordres est en effet « qu'un fils ne soit pas enfant pour son Père – que son Père ne soit pas Père à son esprit et à son cœur et à sa conduite et à toute sa vie et à tout ce qu'il est et à tout ce qu'il fait ». Le « faire Fils » n'était pas une nécessité divine. Et ce « faire Fils » est semble-t-il, atteint. Le désordre est au centre de la condition de fils pour qui le père n'est plus le tout de sa vie, de son action, et de son être. Une filiation en désordre est donc cette filiation non référencée au Père.*

L'abstention au sacerdoce et la résistance à la filiation sont des désordres à l'égard du « Père » et, à un degré moindre, à l'égard de soi-même. La Filiation est donnée pour la *relation*, et le sacerdoce pour la *référence*. L'abstention est un refus d'un « enrichissement qui accompagne ces dons », enrichissement pour nous-mêmes et ordonné au père, « selon sa Déité éternelle, et sa Paternité souveraine<sup>10</sup>. » Ces abstentions sont les « seuls vrais désordres » et manifeste un désordre « pire que le péché » qui est de manquer aux dons.

Une générosité trop indiscreète, trop matérielle, trop emprunte d'une attitude désordonnée, nuit au sacerdoce et, *in fine*, à la filiation. Mais, une sorte de crispation, un quant à soi ne laissant pas une autre forme que naturelle s'insinuer en soi, peut s'opposer à l'empreinte du sacerdoce dans l'âme. L'âme ne doit pas se contenter de sa « forme de nature » et laisser l'autre forme croître, comme en surimpression de la forme naturelle<sup>11</sup>. Cette gestation de la forme fait penser à l'ascèse spirituelle d'Etty Hillesum, qui évoque, quant à elle, assez souvent la mise en forme nécessaire de l'espace intérieur. La conversion est, pour elle, une forme qui croît progressivement. « En moi certaines choses prennent bel et bien forme, une forme de plus en plus nette<sup>12</sup>. » Etty souligne le ciselage intérieur de l'élaboration psychique : « J'ai l'impression parfois d'abriter un grand atelier où l'on travaille dur. »

Dans une perspective entrant en écho, l'exercice du sacerdoce, ordonné à la filiation, selon Marie de la Trinité, nous présente une vision dynamique de la filiation. L'âme entre en gestation d'une autre forme qui est celle du fils, de la fille, référencée au Père.

*La paternité divine est appel au mouvement de filiation. Elle est attraction. Le terme d'attraction revient 71 fois dans le tome II des carnets (plus souvent vers la fin), et encore plus dans le Tome III (84 fois). « Tout l'exercice spécifique du sacerdoce de la terre et du sacerdoce de gloire, ne sont motivés que par l'attraction du Père, qui engendre la Relation dans la Filiation, et donne*

<sup>9</sup> Carnets III, jeudi 10 septembre 1942, p. 1418/859

<sup>10</sup> Carnets III, jeudi 10 septembre 1942, p. 1420/860.

<sup>11</sup> Carnets III, jeudi 10 septembre 1942, p. 1415/857.

<sup>12</sup> Etty Hillesum, *Les écrits. Journaux et lettres 1941-1943*, Paris, Seuil, 2009 (2002), p. 563 (Mercredi 10 juin 1942).

la référence dans le sacerdoce.

S'il n'y avait pas cette attraction *permanente* du Père, il ne pourrait pas y avoir de Relation ni de référence *réelle*, car nul ne peut tendre efficacement au-dessus de soi s'il n'y est attiré par un agent qui lui soit supérieur : et nul ne peut attirer au Père que le Père Lui-même<sup>13</sup>. » Cette attraction incoercible, aussi réelle que celle de Mars ou de Jupiter est le centre de la mystique de Marie, et probablement de ses conflits psychiques. L'attraction implique une « aspiration » par « soumission active », notamment dans l'oraison qui suppose un « très grand vide », l'imaginaire intersidéral est essentiel, pour qu'aucun obstacle ne s'exerce envers l'attraction<sup>14</sup>. « Je pense que là est la cause du trouble de conscience », affirme-telle, « et du malaise général qui accompagnent toutes mes activités extérieures, et de la violence que je dois m'imposer pour m'y appliquer – de l'impression d'infidélité si amère que je subis alors, comme si j'allais en sens inverse, à rebours, de ce que le Père veut de moi<sup>15</sup>. »

Elle affirme ainsi le 12 septembre : « Me soustraire aux vibrations extérieures actives, déprimantes au bénéfice des vibrations intérieures, passives, unifiantes, dans la mesure où elles sont saisies par le sacerdoce, et provoquées par l'attraction du Père<sup>16</sup>. » Nous retrouvons la lutte entre passivité et activité que nous déjà analysée chez Marie de la trinité. Le mystère du Père est réservé, mais attractif. Le sens profond de l'incarnation est mouvement. Les dons sont le mouvement par incorporation à l'Humanité du verbe de Dieu. « L'orientation exclusive au Père » se manifeste dans l'intention et dans la prière, dans une ouverture et une exposition à la grâce. Ouverture et exposition font partie de la dynamique de la conformation au Verbe. Cette modalité maternelle de gestation de la forme suppose acceptation de la transformation de la créature. Elle est du côté de l'œuvre du Verbe. Les « dilatations spirituelles<sup>17</sup> » qui accompagnent les dons de grâce suppose une forme de crucifixion, d'immolation de la créature, « nécessaire comme purification et adaptation de la nature à la grâce ». Accepter la douleur, mais aussi se livrer à l'inconnu, hors de soi, c'est le propre de l'immolation, constitutive de la visée sacerdotale. Nous l'avons déjà exploré, la question essentielle de la maladie de Marie de la Trinité tient à la traversée de l'holocauste qui semble l'obligation impérieuse de son cheminement. L'immolation « atteint l'être lui-même », et l'être ne peut « supporter d'être immolé », parce que « l'immolation l'atteint dans sa fin propre, et dans ce qui conditionne son existence terrestre<sup>18</sup>. »

Ce chemin de transformation appelé par la filiation, cette croissance de la forme filiale ne s'effectue non sans souffrance de gestation.

---

<sup>13</sup> Carnets III, mercredi 16 septembre 1942, p. 1448/879.

<sup>14</sup> Carnets II, mardi 10 mars 1942, p. 591/343.

<sup>15</sup> Carnets III, mercredi 16 septembre 1942, p. 1449/880.

<sup>16</sup> Carnets III, vendredi 11 septembre 1942, p. 1429/866.

<sup>17</sup> Carnets III, vendredi 11 septembre 1942, p. 1426/864

<sup>18</sup> Carnets II, 12 déc. 1941, p. 301/158, cit. 373.

C'est la mère qui, en fait, met en acte cet appel à la sortie de soi. Les mères humaines sont porteuses de cet appel à sortir de soi, à venir au monde. Le « travail » de la naissance les a marquées à jamais de cette nécessité. La croissance de la forme filiale, en référence au Père, est une manière s'être mère de soi-même. Dans la théologie chrétienne, le Verbe incarné, passé au creuset de la mort, s'est conformé à la souffrance et à la nuit, et a affronté le sein de la terre. Passé au creuset du maternel, marqué par la terre et la mort, le Verbe enfante ensuite dans la foi. L'opérateur symbolique de la mort et de la résurrection suggère que l'enfantement est possible après un passage de mort. La phrase de l'épître aux Galates (4, 19) - « mes petits enfants, vous que j'enfante à nouveau dans la douleur jusqu'à ce que Christ soit formé (*morphôthê*) en vous. » - indique la symbolique génésique. Paul se présente lui-même comme mère de ceux qu'il a appelé, au nom du Christ, à la foi, jusqu'à qu'eux-mêmes enfantent du Verbe, dans une conformation à son sacerdoce. Ceux qui ont été enfanté dans la foi, sont aptes eux-mêmes à enfanter le Verbe, dans une perspective toute eckartienne. La forme filiale croit, comme attirée par le Père, comme un enfant en soi.

*Le grand désordre c'est ainsi de refuser en soi cette forme émergente liée aux dons du sacerdoce et de la filiation.*

La filiation peut être saisie comme ce dynamisme d'une forme en gestation, suscitée par l'attraction du Père. Le sujet se laisse « faire Fils », dans à travers la naissance de cette forme. Mais, la filiation peut aussi être rejetée par peur d'être possédé(e) par cette forme. L'attraction de l'âme par Dieu ne s'effectue pas selon la raison d'être, mais d'amour. L'amour du Père attire plus qu'il infuse. Il règle le mouvement des âmes comme celui des astres pouvant rester à distance, dans leur propre inertie. Le fait paternel inspire le mouvement du monde.

Jean-Paul Sartre évoque dans « Les mots », ce qu'il imagine d'un père qu'il n'a jamais connu :

Il n'y a pas de bon père, c'est la règle; qu'on n'en tienne pas rigueur aux hommes mais au lien de paternité qui est pourri. Faire des enfants, rien de mieux; en avoir, quelle iniquité ! Eût-il vécu, mon père se fût couché sur moi et m'eût écrasé. Par chance, il est mort en bas âge [...] Ce père n'est même pas une ombre, pas même un regard : nous avons pesé quelque temps, lui et moi, sur la même terre, voilà tout [...] De là vient, sans aucun doute, mon incroyable légèreté. Je ne suis pas un chef, ni aspire à le devenir. Commander, obéir, c'est tout un. Le plus autoritaire commande au nom d'un autre, d'un parasite sacré - son père -, transmet les abstraites violences qu'il subit. De ma vie je n'ai donné d'ordre sans rire, sans faire rire; c'est que je ne suis pas rongé par le chancre du pouvoir : on ne m'a pas appris l'obéissance<sup>19</sup> ».

---

<sup>19</sup> Jean-Paul Sartre, « Les mots », Paris, Gallimard, 1964, pp. 19-20.

Le jeune Jean-Paul grandit entre sa mère et ses grands parents, dans une proximité et une adulation. Dans cette ambiance d'enfance entretenue, même pour sa mère qui demeure la fille de ses parents puisqu'elle habite chez eux, les générations n'ont plus de séparations. Le monde continue ses affaires sans moteur décisif. A quoi bon alors instituer des projets d'avenir ? Plus profondément, le père qu'il n'a pas connu s'il eût vécu, « se fût couché » sur lui moi et l'eût écrasé. D'où l'empressement de Sartre à dénier toute « gravité » à son père, toute possibilité d'avoir plus pesé que lui sur la terre des vivants. Si le père est sans gravité, et sans attraction, le fils ne pèse guère plus. « Un père m'eût lesté de quelques obstinations durables; faisant de ses humeurs mes principes, de son ignorance mon savoir, de ses rancœurs mon orgueil, de ses manies ma loi, il m'eût habité; ce respectable locataire m'eût donné du respect pour moi-même. Sur le respect j'eusse fondé mon droit de vivre. Mon géniteur eût décidé de mon avenir : polytechnicien de naissance, j'eusse été rassuré pour toujours. Mais si Jean-Baptiste Sartre avait connu ma destination, il en avait emporté le secret; ma mère se rappelait seulement qu'il avait dit : « Mon fils n'entrera pas dans la Marine. » Faute de renseignements plus précis, personne, à commencer par moi, ne savait ce que j'étais venu foutre sur terre<sup>20</sup>. »

Le père imaginaire aurait possédé l'enfant, mais lui eût donné une structure. Ce père absent prend en fait beaucoup de place dans l'esprit de l'enfant. Le fantôme du père mort flotte sur notre culture qui, se sent, du coup délesté. « L'Homme sans gravité » décrit par Charles Melman, n'est plus arrimé à l'attraction invisible du Père. Le monde sans l'attraction paternelle est fondé sur l'évidence et la positivité qui peut faire penser au matriarcat. La mère devient la « cause » réelle de l'enfant et incarnation de la puissance phallique. « [dans ce monde-là] La fonction de l'antécédent résume ce qu'il en est de la causalité : ce qui est avant est la cause de ce qui vient après. Nous sommes dans le registre de la métonymie, c'est la contiguïté qui organise l'ensemble de notre monde. L'invocation du père comme métaphore, caractéristique du patriarcat, vient effectivement introduire une rupture dans cette simplicité apparemment heureuse, où tout est « naturel » »<sup>21</sup>. Exit donc le patriarcat, et la métaphore paternelle non pas comme cause naturelle de l'enfant, mais comme cause impossible, divine, spirituelle dans la chaîne des générations.

*La subtilité du montage trinitaire, formulé par exemple par Marie de la Trinité, consiste dans le fait que la cause paternelle est comme réservée, hors d'atteinte. Elle attire, et transforme, mais ne possède pas. Elle ne se situe pas dans une contiguïté envahissante, mais dans une force incessante et puissante, à laquelle on ne peut pourtant échapper.*

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 73.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p.97.

## Comment remédier ?

C'est bien à ces désordres-là, de glissement hors de l'attraction paternelle, que Marie de la Trinité cherche à remédier. Souvenons-nous de la narration de son épreuve de néant, dans une forme d'accompagnement de l'épreuve du vingtième siècle lui-même. En 1945, elle évoque ainsi sa participation mystique à la pesanteur du monde :

« *Epruvé sur moi ce matin comme le fardeau du monde entier, de tout le genre humain - et sollicitée par le Père, ineffablement, à faire, moi misère, contrepoids au glissement de ce pauvre monde comme vers son néant – exactement à l'opposé de l'attraction Paternelle, de laquelle ce glissement sur lui-même ne cesse de l'éloigner – monde qui, dans sa lourdeur, non seulement glisse ainsi vers en-bas, mais entraîne comme les tirant dans le mouvement de sa chute, les mystères divins révélés et les préceptes proposés – au lieu de se libérer par leur vertu et la voie qu'ils tracent, de sa propre pesanteur, pour se tourner et s'élever dans leur force vers le Père, et L'adorer filialement [...] J'ai senti concentré sur moi le poids de ses desseins paternels, et le poids de la pesanteur de ce monde qui glisse de tout son poids auquel il s'abandonne, à l'opposé du Père<sup>22</sup>. » Dans l'attraction, la bonne ou la mauvaise, se joue toute la question du salut. La souffrance des damnés sera une « éternelle résistance à l'éternelle attraction », résistance entière et complète face à une attraction nécessaire et irrésistible<sup>23</sup>.*

D'un côté donc l'attraction paternelle, et d'un autre côté le monde glissant, échappant à l'attraction comme un astéroïde perdu. Poids du monde et poids de l'Église : « Je dépose sur toi le poids de l'Église, le poids de toute l'Église », affirme une parole<sup>24</sup>. N'oublions pas certaines tendances anorexiques de Marie, la métaphore du « poids » rendant compte de la lutte entre les tendances naturelles et l'attraction divine. Faut-il pour autant se libérer complètement du poids de la nature ? Non évidemment, puisque la masse – le poids – de l'incarnation est ce qui permet de donner prise à l'attraction. Il n'en demeure pas moins que l'infidélité est « comme une *résistance* à une attraction de Dieu, intérieure à nous-mêmes et permanente – attraction qui fait contrepoids, et bien au-delà, à celle de la pure nature<sup>25</sup>. » Le remède à cette attraction loin de l'orbite paternelle c'est « le contrepoids intérieur sacerdotal » à l'expansion « des apôtres au dehors<sup>26</sup> ». Le remède à appliquer est donc de faire contrepoids. « Les dons de Filiation et de sacerdoce – font contrepoids, et au-delà, aux dissemblances entre nature humaine et déification<sup>27</sup>. »

Ces dons font contrepoids mais ils sont en eux-mêmes un poids qui ne lutte pas toujours contre le poids de la nature, mais s'y ajoute, en une harassante

---

<sup>22</sup> Marie de la Trinité, *Entre dans ma gloire, Carnets 1942-1946, op. cit.*, p. 18.

<sup>23</sup> Carnets II, dimanche 21 juin 1942, p. 1054/617.

<sup>24</sup> Carnets III, lundi 5 octobre 1942, p. 1504/917.

<sup>25</sup> Carnets III, mardi 24 novembre 1942, p. 1736/1063

<sup>26</sup> Carnets III, vendredi 17 juillet 1942, p. 1143/1677.

<sup>27</sup> Carnets III, samedi 21 novembre, p. 1723/1054



fatigue. « Et moi, dans ma nature, je n'en peux plus, je suis harassée, lasse d'âme et lasse de corps, sans aucune force : et c'est une grâce – car toute cette masse et cette lourdeur que je suis, s'enfonce comme de toute la pesanteur de son poids, dans l'abandon et, avec lui, dans l'attitude : comme une pierre dans l'eau jusqu'à ce qu'elle ait touché un fond qui l'accueille et dans lequel elle pénètre jusqu'à y être disparue – car, si l'abandon est disposition (comme cette eau), le don, et l'attitude qui en est la forme, sont réalité (comme le fond)<sup>28</sup>. » L'abandon peut être glissement loin de Dieu, mais il peut être aussi plongée irrémédiable dans l'attraction divine.

Marie se sent appelée à « réparer le désordre en soi-même, en suppléance »<sup>29</sup>. Ce sens de suppléance la « concerne personnellement<sup>30</sup>. » Le premier sens regarde le Père – le second, toute l'Église : tous ceux qui ont part à la Filiation et au sacerdoce. Les désordres évoqués ne sont pas ceux insignifiants du quotidien, mais ces « grands désordres », auxquels il faut remédier « par la prière, et l'écriture (concernant ces choses) – *négligeant* volontairement le reste pour éviter toute dispersion d'attention et d'intensité. »

Remédier à ce désordre de l'inutilisation des dons, c'est restaurer l'ordre<sup>31</sup>, quitte à forcer le cours de la gravité de la nature. « Tout refoulement, et toute compression, ne le sont que sur un plan inférieur, en vue du progrès de la *vie* à un plan supérieur ; car la *vie* n'est pas amputée ni diminuée, elle ne peut pas l'être, mais elle est comme canalisée, à la façon d'un *barrage* qui sert à faire monter le niveau d'une eau qui toujours coule, d'un *fleuve* dont le cours tendant toujours à descendre serait, par la force du sacerdoce supérieure à celle de la nature, librement contraint d'accepter un cours ascendant, comme une *source jaillissant* en altitude dans la vie éternelle »<sup>32</sup>.

La suppléance n'est pas l'expiation, mais restauration d'un cours, pour une part canalisé et quasi-forcé qui mène de bas en haut vers la divinité. « Comme je pensais à la suppléance

« Pour toi, sois toute tournée vers Moi,  
face à Face et bouche à bouche. »

– et je compris que le Père m'appelle comme à une aspiration et expiration perpétuelle, de Lui à moi, et de moi à Lui, *directe* – ce que j'écris est pauvre figure, mais figure tout de même de la réalité<sup>33</sup>. »

Ce face à face vital avec le Père est dans l'esprit d'une suppléance où il s'agit de « prier pleinement », et de suppléer au bien qui manque. La suppléance s'exerce dans ce souffle de prière pour donner force à ce « qui peut manquer d'esprit de prière à leur prière<sup>34</sup>. »

---

<sup>28</sup> Carnets III, vendredi 31 juillet 1942, p. 1203/715, 1204/716

<sup>29</sup> Carnets III, jeudi 10 septembre 1942, p. 1421/861.

<sup>30</sup> Carnets III, jeudi 10 septembre 1942, p. 1420, 860.

<sup>31</sup> Carnets III, vendredi 21 août 1942, p. 1323/794.

<sup>32</sup> Carnets III, samedi 12 septembre 1942, p. 1432/868

<sup>33</sup> Carnets III, dimanche 13 septembre 1942, p. 1434/870

<sup>34</sup> Christiane Sanson, *Marie de la Trinité*, Paris, Cerf, 2003, p. 126-127.

Appelée personnellement au sacerdoce du Christ<sup>35</sup>, elle considère que tout doit être assumable par ce sacerdoce<sup>36</sup>. Elle supplée avec Lui à l'immense gravité du péché, et se trouve non pas privée des dons, mais coupée de l'expérience de ceux-ci. Le coup de mort se situe dans cette lignée évoqué trois ans après les « grands désordres ». Elle utilise encore l'image de la gravité : « Il me semble que quelquefois je suis enterrée vivante et que je concours moi-même à cet enterrement. Comme une pierre jetée au fond de l'eau », ce qui l'amène à ce « coup de mort » spirituel par lequel elle se sent « inutilisable<sup>37</sup> ».

*Faut-il évoquer un forçage issu du désir impérieux de faire contrepoids. A-t-elle ajouté à la puissance de l'attraction paternelle une autre puissance qui n'est pas seulement la référence du sacerdoce, référence patiente et crucifiante, mais aussi une puissance excessive d'arrachement à la nature dans une violence psychique faite à elle-même ?* Nous avons relaté auparavant son conflit prolongé avec le Père Motte concernant ses pénitences jugées excessives. C'est en ce sens que le « remède » qu'elle cherche à être peut aussi être poison. C'est la signification du *Pharmakos* dans le monde grec. Le bouc émissaire est aussi *Pharmakos*, remède, suppléance pour le monde social. La suppléance n'est pas, chez Marie de la Trinité, expiation au sens de la victime émissaire. Elle prend sur soi un sens de gravité pour la transformer en force inverse, pour tenter, notamment par l'oraison, de faire retourner le désir à sa source. La frontière est mince entre une référence à une surnature transformante, et une antinature destructrice. Un remède, quand c'est un remède « de cheval » peut parfois tuer le patient. On songe aussi aux remèdes dévastateurs des thérapies anticancéreuses. Dans le déploiement de sa maladie, Marie de la Trinité affronte l'attraction négative, la sienne et celle d'une époque, et la prend sur elle. Elle est écartelée entre les deux types d'attraction paternelle et antipaternelle. Elle assume le non-être de l'attraction négative en une forme de courage : le danger est celui de la dévitalisation narcissique. J'avais évoqué la question du démonique, formulé par Tillich<sup>38</sup>. La forme de l'être est liée, dans le divin, à sa profondeur abyssale. Le démonique est leur séparation dans l'existence. Il est possible que Marie ait vécu, dans le fil du rasoir de sa mystique, ces moments ou ces périodes, où surgit le vertige profondeur abyssale de l'attraction paternelle sans que celui ne soit toujours liée à la croissance interne de la forme du Fils.

*Toujours est-il que son expérience de l'attraction paternelle nous livre une figure passionnante de la filiation : la condition de fils, la plus universelle figure classiquement l'être humain comme être de réponse à un appel qui le précède et le transforme. Mais, le fils n'est pas seulement dans la secondarité liée à une instance langagière<sup>39</sup>. Même si le Père est nommé en son absence, il*

---

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 101.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 129.

<sup>38</sup> Paul Tillich, « Le démonique », in *La dimension religieuse de la culture*, trad. J. P. Le May, Paris, Cerf, 1990 (1920), p. 131.)

<sup>39</sup> Jean-Daniel Causse, *Figures de la filiation*, Paris, Cerf, La nuit surveillée, 2008, p. 15.

*se rend présent par sa puissance attractive. Au Nom du Père comme métaphore d'ordre symbolique, il faut sans doute adjoindre la puissance du Père. La force de l'absent se déploie dans un champ de gravitation où prennent forme les filiations. La fonction d'être père est sans doute impensable sans la catégorie du signifiant<sup>40</sup>. Mais ce signifiant ne flotte pas dans une absence gérée par des structures de nomination.*

*Il est porté par la puissance attractive d'une parole, d'un souffle. Je songe aussi à la figure de l'otage formulée par Levinas pour la relation à autrui en deçà de la liberté. Le père est otage du fils, et le fils ne peut exister « à son compte » parce qu'il est élu, « unique pour soi », mais aussi « unique pour son père ». La création ne va pas contre la liberté de la créature. Elle conditionne « la position d'un être unique et son ipséité d'élu<sup>41</sup>. »Le Père est son enfant, mais ne l'a pas. La fécondité n'est pas domination. Elle est ce rapport avec cet étranger qui, tout en étant autrui, est moi. L'absence du Père détient sa force structurante dans cette relation d'élection puissante et attractive.*

---

<sup>40</sup> Jacques Lacan, *Séminaire, Livre III, Les Psychoses*, Paris, Ed. du Seuil, 1975, p. 329.

<sup>41</sup> Emmanuel Levinas, *Totalité et infini. Essai sur l'extériorité*, Paris, Le livre de Poche, 1992 (1971).